

21. VERVIERS, BOULEVARD DE L'INTERNATIONALE (1998)

Ce texte constituait le deuxième chapitre de la publication collective consacrée au centenaire de la réunification du socialisme verviétois en 1898.

C'est d'un Disonais qu'est venue à l'automne 1867 l'étincelle qui donna définitivement naissance au mouvement ouvrier dans l'agglomération verviétoise. C'est alors que l'ouvrier tisserand Frédéric-Joseph Thiry publie, en octobre, un pamphlet d'une trentaine de pages sous le titre *L'Avenir des Travailleurs*. Dans un style percutant, quelque peu décousu aussi d'ailleurs, Thiry dénonce sans mettre de gants les excès du train de vie luxueux des riches industriels verviétois en regard de la condition ouvrière et souligne avec une véritable rage la vie inacceptable imposée aux travailleurs par le système capitaliste. Le jeune homme de 24 ans développe des idées sociales plutôt auto-gestionnaires et évoque la création d'une organisation internationale de tous les ouvriers.

Le texte de Thiry va avoir un impact décisif en bord de Vesdre : l'observateur objectif qu'est le Commandant de la Gendarmerie de Verviers lui attribue sans hésitation, dans un rapport dressé en mai 1869, sinon la paternité en tout cas la responsabilité du déclenchement du mouvement ouvrier dans la région verviétoise. C'est en effet dans la foulée de la diffusion de *L'Avenir des Travailleurs* que plusieurs ouvriers, dont Thiry, fondent en novembre 1867 la Société des Francs-Ouvriers et décident la publication d'un mensuel, *Le Mirabeau* - dont le titre a été suggéré par l'animateur des meetings de 1865-66, Corneil Gomzé, et qui verra le jour le 1^{er} décembre avec pour devise « Nous voulons exercer nos droits ».

La fondation des Francs-Ouvriers, elle, a lieu lors d'un meeting le 17 novembre, l'assemblée constitutive étant suivie d'une première réunion des membres le 24 novembre au café de la Pisseroule à Dison. Les principaux dirigeants du nouveau groupe sont Thiry, bien sûr, le tisserand André Larondelle, le peintre Roch Germay et un autre ouvrier peintre, originaire de Stembert, Pierre Croisier. Quant à Pierre Fluche, il est sans doute parmi les plus anciens affiliés voire parmi les membres fondateurs des Francs-Ouvriers et il en devient le secrétaire lorsque ceux-ci rejoignent l'Internationale au printemps 1868.

Les Francs-Ouvriers, devenus section verviétoise de l'Association Internationale des Travailleurs (A.I.T.), se révèlent particulièrement énergiques, multipliant les meetings où parlent leurs orateurs. Les efforts des Verviétois seront couronnés de succès: à l'été 1868, ils comptent quelque 400 affiliés sur Dison et Verviers et ils ont suscité la création d'autres sections de l'A.I.T. à Ensival, Pepinster et Polleur. Leur campagne intense de propagande suscite l'admiration d'un des dirigeants bruxellois de l'Internationale en Belgique, Eugène Hins : « Si nous rencontrons partout la même intelligence et le même courage que chez les Francs-Ouvriers de Verviers! Ces gaillards-là qui sont de simples tisserands, travaillant douze heures par jour, se sont fondés d'eux-mêmes sans aucun secours de notre part et ont immédiatement publié un journal mensuel (...) Voilà des gaillards qui marchent tous seuls. Vous ne sauriez imaginer le courage et le dévouement de ces gens-là».

Toutes les autorités de l'époque le confirment: le journal des Francs-Ouvriers, qui devient bimensuel en octobre 1869 et hebdomadaire à partir de mars 1870, connaît une diffusion considérable dans la région verviétoise et il a une influence décisive, avec les meetings, sur l'essor du mouvement ouvrier naissant. D'après un rapport que fait Pierre Fluche au Congrès international de l'A.I.T. à Bruxelles en septembre 1868, le premier numéro du *Mirabeau* avait été tiré à 1.000 exemplaires, le deuxième à 2.000 et les suivants l'étaient à 4.000 exemplaires, ce qui est exceptionnel pour un journal ouvrier à l'époque.

Outre cette propagande par la presse, les militants verviétois multiplient donc les meetings : la gendarmerie de Verviers en compte 23 de fin octobre 1868 à fin avril 1869. Partout, les orateurs exposent les buts et les moyens de l'Internationale en insistant sur la création de syndicats (on disait à l'époque de « caisses de résistance ») en vue de grèves. A la suite de ces meetings, l'Internationale crée des sections à Stembert, Juslenville, Nessonvaux, Cornesse, Wegnez, Dison et Petit-Rechain, en plus de celles de Verviers, Ensival, Pepinster et Polleur. Il existe en outre une section qui regroupe des ouvriers de la très importante colonie allemande qui vit à Verviers, ainsi qu'une section de femmes, la première et d'ailleurs la seule du genre en Belgique. Bien que, dès ses débuts, le mouvement ouvrier verviétois soit marqué par des heurts entre modérés et extrémistes, des querelles de personnes, des exclusions ou des départs, bref des divisions qui resteront longtemps de mise hélas, l'Internationale s'enracine dans l'agglomération industrielle, et fortement.

Un événement particulier va contribuer à la multiplication des affiliations, c'est la grève déclenchée en décembre 1868 aux établissements Garot à Hodimont pour protester contre le licenciement d'un ouvrier qui n'est autre qu'André Larondelle, l'éditeur du *Mirabeau*. Cette grève est accompagnée pendant plusieurs jours de vifs incidents dans les rues de l'agglomération: pour la première fois depuis très longtemps à Verviers, près de vingt-cinq ans après les émeutes de septembre 1844, des manifestations de masse ont lieu, émaillées de heurts avec les forces de l'ordre. Les exploités clament leur colère comme ils ne l'avaient jamais fait. A juste titre, les notables locaux, impressionnés, voient dans cette grève et dans les démonstrations de masse qui l'ont accompagnée, la preuve de l'influence de l'Internationale sur les esprits. Dans le mois qui suit ce mouvement, la police estime que l'Internationale reçoit dans le bassin de Verviers plus de 4.000 nouveaux affiliés!

C'est à la même époque que les Francs-Ouvriers prennent l'initiative de contacter toutes les sections de la région pour créer une Fédération de la Vallée de la Vesdre, qui est constituée en août 1869. Elle aura pour secrétaire Joseph Jamar, et elle réunira aussi bien les sections constituées par commune que les divers syndicats. C'est également Verviers qui a donné le ton à cet égard puisque les premières « caisses de résistance » en Belgique sont apparues à Verviers dans les derniers jours de 1868, d'abord chez les ouvriers de la métallurgie en décembre, ensuite chez les ouvriers du textile puis les menuisiers.

Les Francs-Ouvriers ont donc réussi, en un an et demi environ, à susciter la création d'une dizaine de sections locales de l'Internationale et d'une douzaine de syndicats professionnels sans parler de nombreux autres groupes d'étude, de coopératives, etc. : la Fédération verviétoise de l'A.I.T. va s'affirmer pendant longtemps comme une des fractions les plus dynamiques et certainement la plus remuante de toute l'Internationale en Belgique et même en Europe.

L'année 1870 voit éclater en juillet la guerre franco-prussienne. La Fédération verviétoise de l'Internationale agit alors à l'époque également sur le plan politique, en poursuivant une propagande anti-militariste entamée dès leurs débuts par les Francs Ouvriers. Cette propagande a un effet garanti dans la classe ouvrière puisque par le système infâme du tirage au sort et surtout du remplacement (qui permet aux moins chanceux désignés par le tirage au sort pour accomplir leur service, de se faire remplacer moyennant le versement d'une somme très élevée), les fils de nantis échappent à l'armée et seuls les ouvriers effectuent un service militaire de plus de deux ans. C'est à l'occasion d'un de ces meetings anti-militaristes, le 19 juin 1870 à Verviers, qu'une manifestation est dispersée par la police qui charge sabre au clair, ce qui entraîne un rassemblement de plusieurs milliers de personnes et de vifs incidents sur la place du Marché, au pied de l'Hôtel de ville. Dans la soirée, alors que l'armée occupe les endroits stratégiques de la cité, un ouvrier textile de 34 ans, originaire d'Ensival et père de quatre enfants, est abattu par une sentinelle: Lambert Gillis sera le seul travailleur tué lors de troubles occasionnés par le mouvement ouvrier à Verviers. A cet égard, l'histoire sociale de la cité lainière contraste singulièrement et heureusement avec les fusillades meurtrières répétées qui jalonnent celle des grands bassins houillers wallons.

Sur le plan social, les grèves se multiplient après le conflit chez Garot à la Noël 1868 : celui-ci a comme libéré les ouvriers verviétois galvanisés par *Le Mirabeau* et après des décennies de soumission, les deux années suivantes verront plusieurs autres conflits éclater. .. mais tous aboutissent à des échecs vu leur impréparation. Ce n'est qu'en 1871 que les Internationalistes verviétois recueillent les premiers fruits de leur opiniâtreté en obtenant pour les ouvriers mécaniciens la journée de 10 heures: d'avril à juillet 1871, la Société de résistance des mécaniciens, sous la direction de Denis Noblué, consacre dix réunions à étudier la question du temps de travail, avant d'organiser un grand meeting sur ce thème le 31 juillet. Après ces longues semaines de préparation des esprits, les métallurgistes syndiqués se prononcent pour une action en faveur de la journée de dix heures et ils obtiendront celle-ci, quasi sans coup férir, en menaçant de grève successivement les dirigeants des principales firmes. *Le Mirabeau* du 19 août 1871 montre en exemple aux autres corps de métier « les mécaniciens, qui viennent de faire une si belle brèche dans la vieille muraille réactionnaire par la bonne entente et la solidarité ».

Si les efforts des associations du textile pour obtenir le même résultat n'aboutiront pas, par contre le mouvement des métallos verviétois en faveur des dix heures s'est étendu dans le Hainaut puis à Bruxelles et enfin même à Newcastle en Angleterre et à Chemnitz en Prusse. C'est la première fois, et pas la dernière si l'on songe au grand conflit de 1906, que les militants ouvriers verviétois donnent ainsi l'exemple au pays et même au continent industrialisé de la conquête pacifique d'un avantage social par la force du nombre et surtout de l'organisation. Parallèlement à la propagande et aux actions revendicatrices, les ouvriers du bassin de la Vesdre, ou du moins plusieurs de leurs militants les plus en vue, prennent également une autre initiative originale toujours dans les années 1870-1871 : ils organisent des réunions publiques pour discuter, dans une sorte de « café politique » avant la lettre, des grands problèmes de société. Cette initiative débouchera même sur une tentative tout à fait précoce de dialogue organisé avec le patronat. Ces réunions dont *Le Mirabeau* rend compte sous le titre « Réunions ouvrières » se tiennent sans discontinuer chaque dimanche en fin de matinée d'octobre 1870 à fin avril 1871.

Ce n'est qu'à partir de la onzième séance que des représentants patronaux, invités, participeront aux Réunions ouvrières. Jusque-là, c'est entre eux que les ouvriers débattent du suffrage universel, des armées permanentes, des moyens d'instruire la classe ouvrière, etc. Leur méfiance vis-à-vis des partis et de la politique est très grande: si les militants sont partisans de la généralisation du droit de vote, ils ne veulent absolument pas d'un Parlement élu sur base géographique, même au suffrage universel, mais bien d'une Assemblée représentant les diverses classes sociales et donc élue par corps de métier.

A partir de Noël 1870, les discussions se font en présence de deux jeunes industriels libéraux progressistes représentant le patronat. Il apparaîtra rapidement, notamment lorsqu'il s'agira de discuter des moyens de mettre fin au travail des enfants, que les positions sont inconciliables entre ouvriers et patrons même éclairés. Au terme de dix séances de discussion sur cet objet, les Réunions Ouvrières seront suspendues en avril 1871 et une tentative de les faire reprendre à la fin de l'année échouera notamment sous les coups de boutoir d'un

Pierre Fluche déclarant crûment: « les Réunions Ouvrières n'ont pas de raison d'être, les ouvriers ne pourront pas s'entendre avec les patrons. Le patron ne veut pas venir discuter avec l'ouvrier parce que son intérêt est de taper tant qu'il peut sur l'ouvrier et de battre monnaie sur son dos. La bourgeoisie a créé entre elle et le prolétariat une ligne de démarcation. Voilà pourquoi il y a guerre déclarée entre le capital et le salaire. Jusqu'à présent l'ouvrier est arrivé tout nu sur le champ de bataille, tandis que le patron est armé jusqu'aux dents; c'est à nous, ouvriers, à nous organiser pour soutenir la lutte ».

En fait, l'heure n'était plus à la conciliation depuis que la Commune de Paris, après avoir suscité un immense espoir chez les ouvriers organisés de toute l'Europe, avait été écrasée dans le sang. Un courant radical allait dès lors l'emporter au sein du mouvement ouvrier verviétois alors que celui-ci était déjà fort enclin à se montrer particulièrement combatif. C'est pour ces divers motifs que prirent fin, en décembre 1871, les Réunions Ouvrières et avec elles, une tentative originale (et manifestement à sens unique) de dialogue social avant la lettre.

C'est également après la Commune de Paris que l'Association Internationale des Travailleurs allait se diviser, au terme d'un processus de scission entamé lors d'une Conférence de l'Internationale à Londres en 1871 et consommé au Congrès international de l'A.I.T. à La Haye en 1872. Le Verviétois Pierre Fluche, compte tenu de son aura en Belgique, liée à son emprise sur le mouvement ouvrier local, prit part à ces deux réunions historiques. A la Conférence de Londres, du 17 au 22 septembre 1871, Marx parvint à faire adopter par la vingtaine de délégués censés représenter l'ensemble du mouvement ouvrier européen, une série de résolutions dont la plupart confortaient les pouvoirs accordés à la direction centrale de l'Internationale et condamnaient les velléités autonomistes du militant anarchiste Michel Bakounine. Dès leur adoption, les résolutions de la Conférence de Londres jetèrent le trouble dans toute l'Internationale, en ce compris en Belgique où elles furent condamnées par le Congrès belge de Noël 1871. Au début de 1872, partisans de Marx d'un côté, de Bakounine de l'autre, se lancèrent dans une âpre bataille pour tenter d'obtenir les faveurs des diverses sections de l'Internationale. Verviers allait être particulièrement courtisée: la section verviétoise représentait une force non négligeable dans l'Internationale en Belgique puisqu'au printemps 1872, elle ne fournissait pas moins de 63 % du montant des cotisations perçues par la direction belge de l'AIT. !

Forts de leur journal *Le Mirabeau*, les Verviétois disposeront également à partir de juin 1872 d'un local permanent au fond de la cour Sauvage (entre la place du Martyr et le canal des usines au bout d'un étroit passage aujourd'hui marqué d'une pierre commémorative). Ce n'est pas par hasard non plus qu'un des dirigeants bruxellois de l'Internationale, Eugène Hins, viendra s'installer à Verviers pour quelque temps en mars 1872, année où un autre militant belge de premier plan s'installe lui aussi dans la région verviétoise, Victor Dave. Marxistes et anarchistes vont se départager au Congrès annuel de l'A.I.T. en septembre 1872 à La Haye, auquel Fluche et Dave participent au sein d'une délégation belge forte de huit membres. A La Haye, les Belges votent systématiquement avec la minorité anarchiste du Congrès et ils s'opposent par conséquent à l'expulsion de Bakounine de l'A.I.T. tout en faisant savoir qu'ils ne se soumettront plus désormais aux décisions de la direction de l'Internationale. De retour à Verviers, les deux délégués écrivent dans *Le Mirabeau*: « ce que nous avons prévu est arrivé. Nous sommes allés au Congrès de La Haye, bien décidés à défendre les idées révolutionnaires et anarchiques pour le triomphe desquelles nous n'avons cessé de combattre depuis l'origine de notre vaste et puissante organisation... ». La lutte, en effet, a été d'une part entre les partisans de l'autorité, de la centralisation, représentée surtout par le Conseil général, par les Allemands et par les Français, et les partisans de l'anarchie pure, d'autre part ... ». Que l'Internationale ait donc aussi ses anarchistes et ses autoritaires: la Révolution saura bien reconnaître les siens ».

En grande partie sous la pression des Verviétois, la section belge de l'Internationale va aller presque jusqu'au bout de la logique des « anti-autoritaires » dans les mois qui suivent La Haye en démantelant ses propres organes de direction. Pour la première fois en avril 1873, le Congrès belge de l'Internationale abandonne Bruxelles et se tient à Verviers, dans le local de la cour Sauvage. Si ce n'est pas un succès de participation, très loin de là, l'événement a suffisamment d'importance aux yeux des autorités pour que la gare soit occupée par la police, l'armée consignée à Liège, Namur et Gand, et la garde civique prête à être rappelée!

A la fin de l'année 1873 la section belge de l'AIT décide de transférer son siège et par conséquent sa direction à Verviers et aux mains des Verviétois. La cité lainière et ses militants abritent donc pour un an la direction du mouvement ouvrier en Belgique, ce qui donne des appréhensions à de nombreux militants bruxellois, tels Brismée qui écrit à l'époque: «A Verviers se trouve le vrai courage, mais il y a là à craindre le caractère bouillant des individus que nous avons eu beaucoup de peine à empêcher, il y a quelque temps, de se lancer dans un mouvement révolutionnaire ».

Quels sont à ce moment les meneurs de la Fédération verviétoise de l'Internationale? La gendarmerie de Verviers en a identifié pas moins de 380 en juin 1873 et elle cite encore parmi eux plusieurs collaborateurs de la première heure du *Mirabeau*, plus de cinq ans après les débuts de celui-ci : Pierre Fluche, Frédéric-Joseph Thiry, André Larondelle, Joseph Jamar, Gaspard Damseaux, Joseph Nicolas Demoulin ... A leurs côtés, Victor Dave, Emile Piette, Jean Coumont, Jean-Olivier Ruwette, Joseph Maigray, Hubert Bastin, Edmond Warnotte, Toussaint Malempré figurent parmi les principaux animateurs du mouvement ouvrier verviétois. Parmi les 380 courageux qui se trouvent à la pointe du combat à une époque où celui-ci n'amène que la

satisfaction morale du devoir accompli, et beaucoup plus sûrement de très graves ennuis potentiels, on trouve en énorme majorité des travailleurs occupés dans le textile, ce qui n'a rien d'étonnant, suivis d'ouvriers de la métallurgie principalement. Les meneurs sont fort peu nombreux dans les quatre localités les moins industrialisées (Pepinster, Cornesse, Wegnez, Petit-Rechain) et 40 % seulement d'entre eux sont installés sur le territoire de Verviers même, 44 % en y ajoutant les militants domiciliés sur Hodimont. En fait, en regard de leurs populations respectives, ce sont les communes d'Ensival, Andrimont et surtout Dison qui abritent les contingents proportionnellement les plus importants de militants actifs dans les rangs de l'Internationale : 14 % des meneurs recensés habitent Ensival, 17 % Andrimont et 19 % Dison - alors que la population de cette dernière commune est environ cinq fois moins élevée que celle de Verviers.

De toute l'agglomération c'est le quartier dit des « Six cents - Fabriques » qui apparaît incontestablement comme le quartier « rouge » de l'agglomération industrielle. Situé aux confins des communes de Verviers, Hodimont, Andrimont et Dison et s'étalant sur chacune de celles-ci, il héberge plus de 15 % des meneurs du mouvement ouvrier verviétois à l'époque et est le quartier militant par excellence: de création récente (il n'a pas dix ans d'existence en 1873), ce quartier pauvre restera pendant des décennies le plus important « vivier » du mouvement ouvrier verviétois.

Les Verviétois prennent la direction de la section belge de l'Internationale au moment où celle-ci connaît un très net reflux à l'exemple de ce qui se passe dans d'autres pays. Les causes de celui-ci sont multiples, à commencer par celles propres à l'Internationale elle-même. Il est fort probable sinon certain qu'à Verviers, comme dans les autres régions du pays, la masse des ouvriers membres de l'Internationale ne comprend rien aux divergences idéologiques et aux dissensions qui se multiplient dans les congrès internationaux. Par contre elle perçoit fort bien les problèmes pratiques: or l'organisation interne de l'Internationale en devient un, et un fameux, une fois que l'option a été prise de sa ... désorganisation! Car, sous l'impulsion des Verviétois, les sections belges ont démantelé leur propre direction en réduisant son rôle à celui de simple boîte aux lettres d'abord, puis en confiant son fonctionnement aux partisans les plus acharnés de l'autonomie locale, à Verviers. La décentralisation sans frein a laissé les groupes livrés à eux-mêmes : beaucoup, pauvres en militants de valeur, s'épuisent rapidement et disparaissent, désertés par des travailleurs découragés. Il n'y a finalement que dans le foyer anarchiste qu'est alors Verviers et dans quelques localités du Centre que l'Internationale fédéraliste développe encore une certaine activité.

Mais, même sur ce plan, les ouvriers vont être de plus en plus déçus par leurs chefs: à Verviers, la Fédération locale va jusqu'à remettre en question le syndicalisme, elle rejette donc non seulement l'action politique mais aussi, désormais, les grèves partielles ! Il faut dire que l'échec de plusieurs grèves locales a renforcé à cet égard les convictions des dirigeants verviétois. Ainsi, à titre d'exemple, la défaite d'une grève des menuisiers en avril 1873 pour obtenir une réduction du temps de travail : ils durent reprendre l'outil sans avoir obtenu aucune concession fondamentale, malgré trois semaines de lutte et même l'ouverture dans le local de la cour Sauvage d'un atelier autogéré, nouvelle expérience originale mais qui disparut très rapidement. Les militants qui tiennent alors le haut du pavé à Verviers, dans ce contexte de déliquescence générale de l'Internationale, sont tous de tendance révolutionnaire, et ils évinceront même provisoirement les chefs « historiques » du mouvement, au premier rang desquels Pierre Fluche.

Pendant qu'à Verviers on continue à se gargariser des discours révolutionnaires sans effet immédiat, des militants bruxellois autour de Louis Bertrand et des militants gantois parmi lesquels Edouard Anseele, les uns et les autres convaincus de la nécessité pour la classe ouvrière de passer à l'action politique si elle veut obtenir des résultats tangibles, commencent à réorganiser le mouvement ouvrier en dehors de l'Internationale, autour de revendications politiques et sociales bien concrètes: extension des droits politiques, reconnaissance de droits syndicaux, impôt unique sur le revenu, réglementation du travail des enfants. Signe des temps et du recul de l'influence des révolutionnaires dans ce qui subsiste de l'Internationale en Belgique, le Congrès belge de décembre 1875 décide de transférer la direction belge de Verviers à Anvers, c'est-à-dire dans un des endroits les moins favorables alors aux idées anarchistes.

Le recul de l'influence des chefs révolutionnaires verviétois se fait également sentir à Verviers au même moment et l'année 1876 marque le retour à la tête du mouvement ouvrier verviétois de Pierre Fluche, un moment mis sur la touche. Toutefois, la cité lainière restera encore longtemps l'endroit du pays où s'exprimera avec le plus de force l'opposition aux tendances plus pragmatiques qui sont en train de l'emporter à Bruxelles et en Flandre. C'est d'ailleurs pour ce motif que Louis Bertrand et Edouard Anseele seront envoyés à la fin de 1876 en mission à Verviers, pour tenter de convaincre du bien-fondé de l'action politique les militants ouvriers verviétois. Une rupture se produit parmi ces derniers en novembre 1876 lorsqu' Emile Piette et quelques-uns de ses amis quittent l'Internationale pour fonder en dehors d'elle un cercle anarchiste dénommé « L'Étincelle » : désormais et pendant plusieurs décennies jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale, les socialistes verviétois devront tenir compte de l'existence d'un groupuscule anarchiste essentiellement hodimontois qui se caractérisera, dans l'histoire du mouvement anarchiste en Belgique, par sa longévité exceptionnelle et son incontestable dynamisme.

Le retrait des fondateurs de « L'Étincelle » ne signifie pas que l'Internationale à Verviers est désormais aux mains

d'adversaires déterminés des thèses anarchistes. Longtemps imprégné par celles-ci, Fluche, qui revient à l'avant-plan, ne s'en débarrasse pas totalement: il semble plutôt chercher pendant plusieurs années une voie médiane, conciliatrice, éclectique entre socialisme et anarchisme - suivant en quelque sorte l'exemple du leader bruxellois César de Paepe quelques mois plus tôt.

C'est ainsi que Fluche, accompagné de Joseph Maigray, participe à Gand en avril 1877 à un congrès qui constitue la première tentative de rapprochement entre sociaux-démocrates bruxellois et flamands d'une part et partisans de l'abstentionnisme en politique d'autre part, mais on ne parvient pas à y adopter un programme commun en raison des réticences verviétoises sur l'action politique: Flamands et Bruxellois la veulent obligatoire, les Verviétois plaident pour qu'elle soit facultative - ce qui est déjà de leur part un pas en avant par rapport à l'époque où ils rejetaient purement et simplement toute action politique de la part du mouvement ouvrier. Il faut dire qu'en la personne de leur leader, les militants ouvriers verviétois restent sous l'influence des principaux chefs anarchistes et notamment du prince russe Pierre Kropotkine, figure fameuse sinon mythique du mouvement anarchiste. Page à la Cour du tsar puis cosaque en Sibérie, ce jeune noble avait rompu avec son milieu pour épouser la cause révolutionnaire et il avait visité les ouvriers verviétois en mars 1872 au moment où ceux-ci étaient au sommet de leurs actions revendicatrices. Leur exemple avait renforcé les convictions du prince: « Ces tisserands étaient l'une des populations les plus sympathiques que j'aie jamais rencontrées dans l'ouest de l'Europe », écrira Kropotkine plus tard.

C'est à Verviers qu'aura lieu le dernier acte de la Première Internationale: dix ans après la fondation des Francs-Ouvriers et du *Mirabeau*, les militants verviétois organisent pour la première fois, du 6 au 8 septembre 1877, le Congrès international de l'A.I.T. Ils en ignorent un des aspects historiques: ce neuvième congrès général de la Première Internationale sera aussi le dernier. Les délégués sont accueillis, pour la plupart, dès le mercredi 5 en fin d'après-midi et se retrouvent à l'hôtel de l'Aigle noir place du Martyr (aujourd'hui « Palais de Zeus » après avoir fonctionné pendant longtemps sous l'enseigne du Charlemagne). On est loin des grands congrès des premières années de l'AIT : les étrangers sont à peine dix ... mais c'est toute la fine fleur anarchiste européenne de l'époque. Le mercredi soir, devant une foule de militants, la soirée d'accueil au local de la cour Sauvage prend la forme d'un concert par la chorale « Les Socialistes réunis de Verviers », prolongé par des chansons révolutionnaires des divers pays représentés, le tout entrecoupé de discours.

Les choses sérieuses commencent le lendemain. Outre neuf étrangers dûment mandatés (Kropotkine, qui voyage clandestinement, n'a pas de voix délibérative), la liste des délégués comprend en tout et pour tout treize Belges, dont ... douze Verviétois et un délégué de Liège! Il est clair que l'Internationale révolutionnaire ne fait plus recette en dehors de la cité lainière! Lors d'un meeting qui clôture le Congrès international de Verviers, Fluche rappelle ce que l'Internationale a déjà apporté aux travailleurs, et redit sa conviction que le parlementarisme ne pourra jamais affranchir ceux-ci.

Dans la foulée du Congrès verviétois, les représentants de toutes les tendances du mouvement socialiste se retrouvent à Gand pour un Congrès universel autrement représentatif de la diversité et de la richesse des socialismes européens à l'époque. Très vite, la recherche d'une entente entre sociaux-démocrates, très largement majoritaires à Gand, et anarchistes, apparaît impossible et les votes favorables sur l'organisation du prolétariat en parti politique distinct marquent de manière irrémédiable la division du mouvement ouvrier européen entre socialistes et anarchistes. Même si l'appellation subsistera encore quelques années, l'Internationale, telle qu'elle avait survécu à Verviers au moins depuis La Haye en 1872, expire bel et bien en septembre 1877 après son dernier congrès tenu sur les bords de la Vesdre.